Compte rendu, concert. Versailles. Chapelle royale, le 7 octobre 2014. Rameau, Mondonville : Grands Motets. Solistes, choeur et orchestre des Arts Florissants. William Christie, direction.



L'ADN des Arts Florissants. Dans un programme qui correspond à l'ADN des Arts Florissants, **William Christie**, inégalable, irremplaçable chez Rameau et dans le genre du Grand Motet français (car c'est lui qui en a proposé en pionnier défricheur les enregistrements les plus exaltants à ce jour), offre ici un remarquable concert sous la voûte de la Chapelle royale de Versailles. Le décor pierre et or du vaisseau architectural, dernier chantier du château de Louis XIV, s'accorde idéalement aux oeuvres aussi spectaculaires et virtuoses que raffinées et intérieures, signées Rameau et Mondonville. Le premier Dijonais, le second Narbonnais permettent au XVIIIè, l'essor inouï du genre, créé et enrichi au XVIIè comme l'équivalent français de la cantate germanique : mais avec Rameau, la forme saisit par sa démesure, son élégance, sa majesté, sa poésie exubérante, d'une justesse poétique inégalée qui montre, avant son premier opéra de 1733 (le fabuleusement scandaleux *Hippolyte et Aricie*), sa maturité musicale, déjà prête pour traiter et réformer l'opéra. De son côté, Mondonville, son

cadet (né en 1711 quand Rameau est né en 1683), a été révélé par William Christie en un disque légendaire (enregistré en 1997) qui fut décisif pour l'estimation juste du compositeur et qui déjà regroupait ses 3 Grands Motets. De fait, alterner les deux compositeurs, montrent les secrets de leur réussite toujours vivace (cf les applaudissements et l'enthousiasme du public à la fin du concert) : flamboyance de la forme, extrême raffinement de l'orchestration, noblesse et humanité des mélodies, sans omettre un dramatisme théâtral dans l'illustration des images narratives imposées par le texte de l'Ancien Testament ainsi mis en musique. Ici, aux images des textes convoquant le miracle et le surnaturel divin répond une musique idéalement inspirée.



L'opéra à l'église. Entre spectaculaire surnaturel et audace stylistique, l'exemple le plus significatif en serait dans In exitu Israel (Psaume 113, 1753 de **Mondonvile**), l'épisode flamboyant de la fuite de la mer et de la remontée des eaux du Jourdain : une séquence qui convoque tous les effets de l'opéra à l'église et exprime au plus près le spectacle impressionnant des phénomènes surnaturels décrits par la Bible, eux-mêmes signes de la volonté divine : Mondonville s'y distingue nettement par son imagination fertile, intensément dramatique, portée par l'éloquence foisonnante de l'orchestre et surtout la parole exacerbée, agissante du choeur dont William Christie favorise en maître absolu de ce répertoire, la fluidité mordante, l'engagement bondissant et dansant qui font du grand Motet, son immense succès au Concert Spirituel (dont Mondonville était le chef d'orchestre). La houle chorale convoque des effets qui pourraient être ceux d'une tempête ou d'un tonnerre à l'opéra : le déchaînement des éléments marins et fluviaux du Psaume 113 (moins de 3 mn de suractivité

chorale inédite), sont d'ailleurs préfigurés dès le Motet de Mondonville que jouent précédemment Les Arts Florissants (Elevaverunt flumina du Dominus Regnavit). L'exultation collective accordée à un remarquable souci du verbe, son intelligibilité comme sa couleur et son caractère, laisse le public littéralement … sans voix. Et quand succède aux accents choraux, le suave larghetto en rondeau pour haute-contre : « Montes exultaverunt », d'une grâce aussi élégante que naturelle, la sincérité élégantissime qu'y affirme Cyril Auvity, rappelle combien ici, alliance idéalement réalisée, on verse constamment entre dramatisme épique et prière individuelle. D'autant que dans cet épisode pour voix soliste, les images du texte ne manquent non plus d'intensité ni d'invention visuelle (« les monts sautèrent comme des béliers »)…



Rameau superlatif. Même affinité superlative avec les deux Grands Motets de **Rameau** (Quam délecta puis In convertendo) : si Mondonville bénéficie de la voie déjà ouverte par son aîné, Jean-Philippe, de la génération précédente, réinvente déjà tout un vocabulaire dont on a toujours pas bien mesuré la modernité, l'insolente audace, le clair esprit d'expérimentation formelle… comme Monteverdi en 1611 quant il concevait le vaste laboratoire musical et sacré, et lui aussi si théâtral des Vêpres de la Vierge. Rameau n'est pas encore célèbre et n'a pas écrit d'opéras mais comme organiste de nombreuses paroisses (Dijon, Clermont, Saint-Etienne, Lyon), il a l'occasion de faire valoir sous la voûte, sa prodigieuse inventivité et un tempérament déjà taillé pour le théâtre.

L'argument de ce soir outre le très haut degré d'implication partagée par tous les interprètes, demeure la collaboration des jeunes chanteurs lauréats des dernières promotions du

Jardin des voix : preuve éloquente que « Bill » (qui a toujours eu une longueur d'avance) a eu raison de défendre à Caen un projet unique en France : assurer la relève du chant baroque français où aux côtés de la beauté du timbre, ne comptent que deux éléments essentiels : intelligibilité linguistique, souplesse vocale. Ici rayonnent en particulier deux voix ardentes, juvéniles, d'une intensité miraculeuse (et si bien employée tout au long du programme) : le soprano angélique, comme touché par la grâce de l'écossaise **Rachel Redmond** (irrésistible dès le premier verset de Quam dilecta tabernacula tua… comme dans l'accomplissement du Testimonia tua du Domine Regnavit de Mondonville), et la jeune basse française, **Cyril Costanzo** (lequel fait aussi toute la réussite du dernier cd des Arts Florissants intitulé Le Jardin de Monsieur Rameau, aux côtés de sa consoeur mezzo, absente ce soir, mais aussi révélation du disque : Emilie Renard. Le cd Le Jardin de monsieur Rameau est CLIC de classiquenews). La franchise du timbre (Domine Deus virtutum exaudi… du même Quam dilecta ; puis Magnificavit Dominus agere nobiscum… le Seigneur nous a glorifiés…), l'élégance naturelle du style, la volonté de s'exprimer vers le public, comme la complicité (In convertendo : Trio vocal du Qui seminant in lacrimis…), et le plaisir du chanter ensemble, sont exemplaires et hautement délectables. Ces deux tempéraments à suivre, incarnent l'esprit de famille et cette excellence qui constituent aujourd'hui, comme depuis toujours, l'identité artistique des Arts Flo.



D'une présence habitée, chantant tous les textes avec ses musiciens et chanteurs, Bill renouvelle le miracle de ses disques pourtant antérieurs de plus de 10 ans… Mais le Maestro défend aussi un Mondonville d'une majesté finement caractérisée : qui saisit

immédiatement par la puissance très incarnée du choeur dont il obtient toutes les nuances expressives requises, ciselant l'articulation du texte au souffle impérieux comme l'intériorité du mystère qui semble s'incarner dans le chant (trio masculin d'Etenim firmavit orbem terrae… « Car il a affermi le vaste corps de la terre »…).

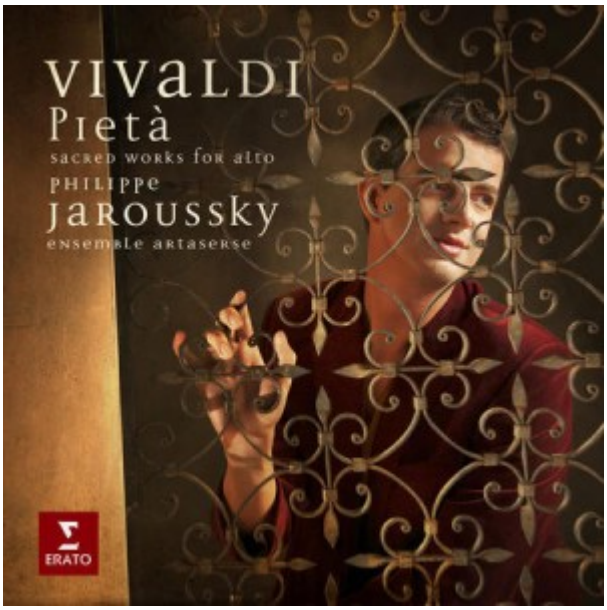
Connaisseur depuis des années de cette esthétique, entre opéra et intense ferveur, Bill se révèle d'une absolue sincérité : articulant et ciselant la complexe architecture des Grands Motets, soulignant aussi tout ce qu'ils ont en commun. Rameau y laisse les traits désormais inestimables de son jeune génie musical ; Mondonville parfois plus séducteur et donc plus démonstratif sait poursuivre le brio du Maître, dans la noblesse et la sincérité.



Pour conclure une soirée mémorable, le chef fondateur des Arts Florissants joue un extrait de Castor et Pollux puis Tendre amour des Indes Galantes (par l'orchestre et le choeur) de Rameau : dernier geste nourri d'une exquise tendresse et qui rappelle la clé de ce concert entre majesté et sincérité : l'amour triomphant. Ce que réalise William Christie qui conquis par l'enthousiasme du public, lui adresse, bouquet en mains, un baiser imprévu, fraternel. Les concerts à la Chapelle royale de Versailles sont parfois des expériences inoubliables. De toute évidence, celui ci en fait partie.

Versailles. Chapelle royale, le 7 octobre 2014. Rameau, Mondonville : Grands Motets. Solistes, choeur et orchestre des Arts Florissants. William Christie, direction.

CD, annonce. « Vivaldi Pièta », le prochain disque de Philippe Jaroussky (Erato, le 27 octobre 2014)



CD, annonce. « Vivaldi Pièta », le prochain disque de Philippe Jaroussky (Erato, le 27 octobre 2014). Derrière une grille au dessin baroque, – celle d'une église vénitienne ?-, le chanteur français paraît telles les chanteuses élèves des Ospedale vénitiens, fondations caritatives et écoles de musique de la Cité réservées aux jeunes filles orphelines… On sait le délire fantasmatique de Rousseau, qui assistant à une concert à Venise, imagina au diapason d'une voix angélique, que la cantatrice cachée derrière une grille semblable, était une beauté irrésistible… Un an après son récital dédié au castrat Farinelli et aux airs de Porpora, suivi de la version du *Stabat Mater* de Pergolèse (gravée avec Julia Lezhneva), le contre ténor **Philippe Jaroussky** prolonge ses explorations baroques, et s'intéresse à la musique sacrée de Vivaldi avec un nouvel album « Vivaldi Pièta », qui paraîtra le 27 octobre. Au programme, le *Stabat Mater*, le *Longe Mala* ou encore le *Salve Regina* RV 618, avec son Ensemble Artaserse.

AGENDA novembre et décembre 2014. Le programme Vivaldi Pièta tourne aussi en concert les 22 novembre 2014 à Thonon-les-Bains, le 24 à Lyon (Chapelle de la Trinité), et le 19 décembre à Paris (Théâtre des Champs-Elysées). Prochaine critique développée du cd Vivaldi Pièta, dans le mag cd de

Cinéma. Verdi : Anna Netrebko chante Lady Macbeth en direct du Met



Cinéma. Verdi : Anna Netrebko chante Lady Macbeth, le 11 octobre 2014, en direct du Metropolitan de New York, 19h. Les performances mondialement retransmises via les réseaux de salles de cinéma partenaires, du Metropolitan Opera de New York sont désormais célèbres et particulièrement suivies. En direct de New York ce jour, samedi 11 octobre 2014, la diva Anna Netrebko, après avoir chanté Leonora du Trouvère à Berlin et cet été à Salzbourg, chante Lady Macbeth : voix expressive et sombre pour un rôle halluciné… le succès sera-t-il au rendez vous pour la soprano nouvellement verdienne ? Réponse dans les salles de cinéma à partir de 19h. **En lire +**



Récital Anna Kassian, soprano à la Garenne Colombes (92)



La Garenne Colombes (92) : Récital Anna Kassian, le 17 octobre 2014, 20h. Récital événement ce 17 octobre au Théâtre nouveau de La Garenne dans les Hauts de Seine : la jeune diva révélée lors du dernier Concours international de Bel Canto Vincenzo Bellini offre un programme belcantiste dans la lignée de son air halluciné, saisissant d'Imogène extrait du Pirate de Bellini, et qui lui a valu en 2013, le Premier Prix du Concours Bellini à l'unanimité. Elle vient d'incarner Hélène des Vêpres

Siciliennes de Verdi à l'Opéra de Nice sous la direction de Marco Guidarini et chante Despina du Cosi à paraître chez Sony Classical sous la direction de Teodor Currentzis. Voix veloutée et diction claire et incarnée, la jeune diva a tout d'une grande tragédienne bellinienne : le pathétique et la dignité, le style et l'émotivité, la finesse et la musicalité. La soprano convainc par son chant habité, son souci du verbe et de la situation dramatique, la finesse velouté du timbre et une présence qui frappe immédiatement. Récital événement. **VOIR LA VIDEO : Imogène chantée par Anna Kassian (Concours Bellini, octobre 2013)**.



Le concert prélude à la prochaine édition (4ème) du Concours International de Bel Canto Vincenzo Bellini qui a lieu au **Théâtre de la Garenne Colombes les 30 et 31 octobre 2014**. Douze candidats ont été scrupuleusement sélectionnés par le maestro Marco Guidarini, avant d'être les 30 et 31 octobre prochains soumis à l'évaluation du un jury placé sous la présidence d'Alain Lanceron (Warner Music Group). Après Pretty Yende (2010), Anna Kassian (2013), quel(le) sera la(e) prochain(e) lauréat(e) du Concours Bellini 2014 ? Réponse le 31 octobre au terme de la finale.

+ d'Infos sur le site de La Garenne Colombes

Concours Bellini 2014 à La Garenne Colombes (92)

Récital Anna Kassian, soprano (Premier Prix 2013), le 17

octobre, 20h

Réservation sur le site de la FNAC ou au Théâtre 01 72 42 45 85

Théâtre de La Garenne Colombes : 22, avenue de Verdun
Tél.: 01 72 42 45 74

4ème Concours international de Bel Canto Vincenzo Bellini

Demi-finale 30 octobre 2014 à 19h
Finale 31 octobre 2014 à 20h.

MusicArte Productions site : www.concoursinternationaldebelcantovincenzobelllini.com

Jury 2014

Président : Alain LANCERON

Mme Isabelle MASSET,

directrice adjointe du Grand Théâtre de Bordeaux.

Mr Maurice XIBERRAS,

directeur de l'Opéra de Marseille.

Mme Viorica CORTES, mezzo soprano

Mr Badri MAYZURADZE, ténor, Galina Vichnevskaya, Opéra center

Mr Daniel KOTLINSKY, baryton

Liste des 12 candidats 2014

Adèle BOXBERGER, mezzo (France)

Myrto BOCOLINI, soprano (Grèce)

Paola CACCIATORI, mezzo (Italie)

Jeremy DUFFAU, ténor (France)

Alexey GUSEV, baryton (Russie)

Cristina GIANNELLI, soprano (Italie)

Odile HEIMBURGER, (soprano (France)

Patrick KABONGO, ténor (Congo)

Marion LEBEGUE, mezzo (France)

Victoria MARKARYAN, mezzo (Georgie)

Anna MARSHANIYA(soprano, Georgie/Russie)

Franco CERRI, baryton (Italie)

+ d'Infos : www.concoursinternationaldebelcantovincenzobellini.com



VOIR LA VIDEO : Imogène chantée par Anna Kassian (Concours Bellini, octobre 2013).

France Musique. Alfredo Catalani : La Wally. Samedi 11 octobre 2014, 19h



France Musique. Alfredo Catalani : La Wally. Samedi 11 octobre 2014, 19h. France musique a bien raison de diffuser un opéra peu connu et pourtant géniallissime du regretté **Alfredo Catalani (1892)**, joyau oublié d'un jardin cultivé à l'extrême fin du XIXè, à l'époque où perce le jeune Puccini (son rival très jalousé) et se développe la jeune école italienne galvanisée alors par l'idéal vériste et l'activité d'un certain Boito (d'abord contraire à verdi puis son librettiste de prédilection). La Wally est à l'origine un drame théâtral de**Wilhermine von Hillern** (1836-1916) qui fait le portrait d'une jeune femme au Tyrol à laquelle son vieux père (sexagénaire) veut imposer un parti (Gellner) dont elle ne veut pas. En quête de liberté et d'émancipation, La Wally réalise un combat « féministe » avant l'heure, décidant de sa propre destinée, trouvant dans la nature, un terrain fertile à son imagination et à sa soif de plénitude intérieure.

Le film Diva de Jean-Jacques Beinex, puis A Single Man, premier long métrage de Tom Ford ont extrait de l'ouvrage le fameux grand air incantatoire à la nuit « Ebben? Ne andró lontana » , Et bien je m'en irai loin sur les cimes enneigées… où passe le grand souffle romantique d'une héroïne blessée mais volontaire, qui décide au I, de quitter le foyer paternel, et donc de s'émanciper de la loi autoritaire du père. Maria Callas, Renata Tebaldi,… et bien d'autres immenses cantatrices, ont compris l'intelligence poétique de la musique et le profil psychologique attachant d'une grande héroïne de l'opéra romantique tardif. **En LIRE +**

France Musique. Alfredo Catalani : La Wally. Samedi 11 octobre 2014, 19h.

Versailles. Chapelle royale, samedi 11 octobre 2014, 20h : Requiem Aeternam d'après Rameau



Versailles. Chapelle royale, samedi 11 octobre 2014, 20h : Requiem Aeternam d'après Rameau. Et si Castor et Pollux, opéra funèbre et même ample et spectaculaire réflexion sur la mort, avait outrepasser son cadre lyrique stricte, jusqu'à inspirer par ses thèmes et sa couleur particulière tout un Requiem inédit ? C'est le constat qu'illustre le Requiem Aeternam, abordé par Olivier Schneebeli et ses effectifs choraux ce 11 octobre en un passionnant programme qui s'annonce prometteur : l'ensemble de la matière musicale que l'on écoute, s'inspire ouvertement de mélodies et compositions réalisés par Rameau pour son opéra Castor et Pollux dont la dernière et sublime version date de 1754. En brossant le portrait des frères spartiates Dioscures, Castor mort, Pollux prêt à le remplacer aux Enfers, Rameau a écrit l'une de ses partitions les plus poignantes, véritable succès inégalé pendant tout le XVIIIème siècle. La Messe de Requiem

ressuscitée ainsi affirme la notoriété et l'impact des œuvres de Rameau de son vivant.

Thomas Leconte, chercheur et musicologue du CMBV Centre de musique baroque de Versailles explique l'intérêt de cette résurrection, d'autant plus opportune pour l'année Rameau (250 ans de sa disparition en 1764)…



« *La messe est écrite pour cinq voix récitantes (2 dessus, haute-contre, basse-taille, basse), un chœur à quatre voix (dessus, haute-contre, taille, basse-taille/basse), tous soutenus par trois dessus de violon (et flûtes pour les deux premiers), effectif instrumental assez fréquent dans les répertoires pratiqués dans les cathédrales de province, les maîtres de musique devant souvent se contenter, pour soutenir les voix d' enfants et des chantres, de quelques instruments, à l'ordinaire comme à l'extraordinaire. Cette Messe de Requiem nous est parvenue sous forme de parties séparées (4 parties vocales : dessus, haute-contre, taille, basse-taille ; 3 parties de violon : 1er violon et flûtes, 2ème violon et flûtes, 3ème violon ; une partie de basse continue ; une partie de basson, pour le premier chœur seulement), complétées par deux fragments de partition: l'un, probablement de la main du compositeur, comporte quelques mesures de l'Introït et du Kyrie, avec des variantes plus ou moins importantes par rapport aux parties séparées ; l'autre, de la même main que les parties, donne une version remaniée pour la Post-communion (non retenue pour ce concert). Très fautives – on peut douter qu'elles aient pu servir en l'état à une exécution –, les parties séparées sont également incomplètes. La mise en partition et la comparaison avec les fragments de partitions ont en effet révélé qu'il manquait au moins deux parties séparées dans l'ensemble qui nous est parvenu : une partie de 2ème dessus et une partie de basse ou de 2ème basse-taille,*

que l'on peut partiellement restituer grâce au fragment autographe de l'Introït (2 dessus dans le duo « Te decet hymnus ») et du Kyrie (basse récitante). En revanche, aucun fragment ne permet de restituer la ligne vocale du Sanctus, très probablement confiée à l'une de ces deux voix. Enfin, pour le duo « Lux æterna » de la version originale de la Post-communion, pour lequel il ne subsiste que le dessus vocal, il est possible de déduire une ligne de basse vocale de la partie de basse continue « précise encore Thomas Leconte dans la passionnante notice qui prépare au concert de Versailles.

Requiem inédit d'après Castor et Pollux de Rameau

Soit plus de 15 emprunts à l'opéra Castor et Pollux dans sa version 1754. « Excepté pour « *Et lux perpetua » du Graduel et « Sed signifer sanctus Michael » de l'Offertoire, conçus par combinaison de deux thèmes distincts, un mouvement de la Messe de Requiem se base généralement sur un seul emprunt musical. Il en résulte donc une grande variété d'emprunts, dans des sections généralement assez courtes et assez peu développées, ce probablement pour des nécessités liturgiques. Les citations sont de longueurs variables mais le plus souvent assez courtes, le compositeur ne reprenant parfois même qu'une idée, plus ou moins modifiée, qu'il adapte aux impératifs prosodiques du nouveau texte latin. Les emprunts se font sur plusieurs niveaux. Le plus simple est l'emprunt fidèle à Rameau, avec des aménagements relativement minimes (outre les adaptations prosodiques) portant essentiellement sur l'instrumentation, simplifiée* ».



L’emprunt le plus marquant concerne le récit initial du Graduel (Requiem Aeternam…) qui reprend la déploration funèbre, célébrissime (même Sofia Coppola en fait une scène fameuse où Marie-Antoinette assiste à l’opéra dans son film pop psychédélique) celui quand Télaïre chante en regrettant la mort de son bien aimé Castor : « Tristes apprêts, pâles flambeaux… », l’un des airs les plus sublimes de la littérature ramélienne pour soprano et orchestre.
L’emprunt le plus fidèlement retranscrit a été réservé à l’Offertoire (Hostias et perces »), transposition littérale de l’air pour baryton de Pollux (« Séjour de l’éternelle paix », IV, scène 4). N’omettons pas non plus l’entrée solennelle et majestueuse dès l’ouverture du Requiem, si touchante grâce à la reprise du choeur des Spartiates pleurant la mort du même Castor (Que tout gémisse)… De l’opéra à l’église, la sensibilité et la qualité du recueillement reste intact. Le transfert d’un mode à l’autre, – du lyrique profane au sacré déploratif-, est tout fait légitime. Combien de compositeurs depuis les premiers temps baroques, ont écrit et ébloui indistinctement comme auteurs d’opéras ou d’église, Monteverdi le premier. Rameau ne déroge pas à la règle : il a même imposé son tempérament unique en son siècle, d’abord dans la forme du grand motet, avant de traiter les possibilités illimitées de la scène lyrique. Du vivant même de Rameau, ses opéras ont livré une formidable matière aux Messes données dans les cathédrales de province, messes ainsi élaborées par Louis Grénon (ca 1734-1769) ou aussi Denoyé (mort en 1759). Dans le cas du Requiem de ce soir, les emprunts sont réalisés avec une intelligence et une pertinence rares propres à construire une arche fervente qui touche et convainc par la cohérence de son architecture global. Le résultat est loin de n’être qu’un composite d’airs recyclés sans unité ni gradation.



« On ne doit sans doute pas voir dans ses emprunts une facilité de composition, tant ce type de rhabillage musical est un exercice complexe, mais bien plutôt un hommage à la musique d'un compositeur reconnu de son vivant même comme l'un des plus grands maîtres français. À sa mort, survenue le 12 septembre 1764, tout le royaume célébra unanimement sa mémoire par de nombreux hommages musicaux. À Paris, le principal service, organisé par François Rebel et François Francœur, fut donné en l'Oratoire du Louvre le 27 septembre 1764 et réunit les musiciens de l'Opéra et de la Musique de la cour. On y donna la célèbre Messe des morts de Jean Gilles, retouchée et agrémentée pour la circonstance d'extraits d'œuvres lyriques de Rameau, notamment le chœur « Que tout gémisse » de Castor & Pollux, adapté en Kyrie, ou l'air de Pollux « Séjour de l'éternelle paix », arrangé pour le Graduel. De nombreuses cérémonies furent organisées en province, notamment à Avignon, Orléans, Marseille, Dijon, Rouen… Peut-être la Messe de Requiem anonyme du fonds Raugel constitue-t-elle un témoin musical de ces très nombreux hommages rendus par tous les musiciens du royaume, qui reconnaissaient en Rameau l'un de leurs plus grands maîtres », conclue Thomas Leconte.

Informations
Réservations

Requiem Aeternam, d’après Castor et Pollux de Rameau, 1754

Versailles, Chapelle royale
Samedi 11 octobre 2014, 20h
Olivier Schneebeli, direction
Les Pages et les Chantres du CMBV
Les Folies Françoises

Céline Scheen, dessus
Robert Getchell, haute contre
Arnaud Richard, basse taille

Compte rendu, opéra. Versailles. Opéra Royal, le 5 octobre 2014. Jean-Philippe Rameau (1683-1764) : Les Boréades, tragédie lyriques en cinq actes sur un livret

attribué à Louis de Cahusac. Version concert. Distribution : Julie Fuchs, Alphise ; Samuel Boden, Abaris ; Manuel Nunez-Camelino, Calisis ; Jean-Gabriel Saint-Martin, Borilée ; Chloé Briot, Sémire, une nymphe, L'amour, Polymnie ; Damien Pass, Borée ; André Morsch, Adamas ; Mathieu Gardon, Apollon. Choeurs Aedes, direction Mathieu Romano ; Les Musiciens du Louvre Grenoble ; Marc Minkowski, Direction musicale.



Si de tous les merveilleux instants d'une fin d'après-midi automnale, nous ne devions retenir que l'un d'entre eux, se serait celui où l'Entrée de Polymnie a retenti sous les ors

de l’Opéra Royal. Tout le soyeux et la rondeur d’un orchestre emporté par l’Harmonie d’une musique unique et qui nous a libéré par ses sortilèges du poids de la médiocrité et des peurs. Une musique dont il émane un sentiment de plénitude, fait de lumière et de sensualité qui nous laisse d’abord démuni, pour nous porter ensuite vers des horizons infinis.

Nous attendions l’année Rameau, dont on nous disait qu’elle serait exceptionnelle avec impatience, même si déjà quelques concerts en prélude nous avaient été offerts l’an dernier par le Centre de Musique Baroque de Versailles (CMBV) et Château de Versailles Spectacles (CVS). Mais voici qu’enfin l’évènement prend de l’ampleur pour notre plus grand bonheur.

Bon Rameau en version de concert

Peut-on mieux honorer la musique du compositeur dijonnais qu’en lui offrant cette salle à l’acoustique quasi parfaite et qui aurait dû être la sienne ? C’est avec Les Boréades, qui n’y fut jamais représentée que la « célébration » de ce 250e anniversaire de sa disparition a officiellement commencée en ce dimanche 5 octobre 2014.

Marc Minkowski qui a des affinités électives évidentes avec Rameau, a décidé de proposer au public versaillais et avant cela, aixois l’été dernier, une version concert de cette œuvre posthume, qui ne fut donnée pour la 1ère fois en concert qu’en 1964 et à la scène, en 1982, au festival d’Aix en Provence.

C’est à la fin de sa vie en 1764, à plus de 80 ans que Rameau entame la composition de cet ultime chef-d’œuvre dont le librettiste est inconnu. Toutefois, Louis de Cahusac, décédé en 1759, avec lequel il a de très nombreuses fois collaboré en est considéré comme l’auteur probable.

Si les livrets dont dispose Rameau passent pour souffrir d’une

faiblesse dramaturgique, sa musique, leur apporte un supplément d'âme, de force voire de violence psychologique hors normes.

Ici, la trame en soi est des plus simples. Alphise, reine de Bactriane ne peut épouser qu'un descendant de Borée. Borilée et Calisis, lui font une cour appuyée qui ne la touche guère. C'est Abaris, qu'elle aime. Des danses viennent ponctuer, en une riche diversité orchestrale, les hésitations de cette jeune souveraine entre son devoir et ses sentiments, tout comme d'ailleurs celle de l'élu qui ne sait s'il doit choisir la mort pour ne pas mettre en danger celle qu'il aime, ou combattre pour l'aider à se libérer du joug d'une tradition. En finissant par renoncer à sa couronne, Alphise provoque la colère de Borée. Mais grâce à l'intervention d'Adamas et Apollon, Abaris finit par se révéler un descendant du dieu des Vents du Nord et ainsi, en pouvant épouser Alphise, permettre une fin heureuse.

Ce n'est donc pas la première fois que Marc Minkowski rencontre Rameau et Les Boréades. Sa collaboration avec Laurent Pelly, nous a non seulement fait cadeau d'une Platée inoubliable mais également de fascinantes Boréades.

Ce soir donc point de mise en scène, mais une distribution jeune et fastueuse. Il faut reconnaître que Marc Minkowski est passé maître dans l'art de choisir ses interprètes, n'hésitant pas à s'appuyer sur de jeunes talents, dont la crédibilité scénique, apporte bien souvent un supplément de vérité, ici de candeur, fidèle miroir des personnages.

Il est à noter que tous les chanteurs ont apporté un réel soin à la prononciation et projettent parfaitement leurs voix sans jamais perdre en lisibilité.

Julie Fuchs, étoile plus que montante de la scène lyrique, est une Alphise séduisante et juvénile. La beauté de son timbre fruité, de sa ligne de chant, sa facilité dans les vocalises

et les ornementations nous séduisent au plus haut point. Samuel Boden est un Abaris plus touchant qu'héroïque. Face aux jeunes héros, les fils de Borée interprétés respectivement par Manuel Nunez Camelino et Jean-Gabriel Saint-Martin sont tout simplement splendides tant de présence scénique que vocalement. Il nous faut souligner que le baryton français, possède une surprenante flexibilité sur l'ensemble de son registre vocal. Ses graves sont profonds et ses aigus faciles. La brillante soprano Chloé Briot caractérise avec sensibilité et impertinence l'ensemble des rôles qui lui sont impartis (Sémire, une nymphe, l'Amour, Polymnie). Elle nous enchante vocalement par son timbre d'une clarté quasi céleste et cette ingénuité scénique qui donne une réelle consistance à des rôles en apparence si ténus.

Damien Pass est un Borée redoutable. Et si Mathieu Gardon dans le petit rôle d'Apollon n'a guère le temps de nous montrer son savoir-faire qui semble toutefois très prometteur, André Morsch dans le rôle d'Adamas a toutes les qualités requises pour le rôle.

Les Chœurs Aedes sont un personnage à part entière. Leur engagement dramatique, leur homogénéité, leur ligne de chant ponctuent avec ferveur la tragédie.

Enfin, quel bonheur de retrouver les Musiciens du Louvre et cette palette sonore si onctueuse qui est la leur. **La direction de Marc Minkowski** insuffle une réelle cohérence entre les solistes, les chœurs, l'orchestre. Il colore avec sensibilité, souligne tout le brillant et la tendresse qui émane de la partition, l'énergie, la violence et la virtuosité farouche de la tempête. Marc Minkowski nous touche, par des nuances à fleur de peau, qui sont tout juste perceptibles, si délicates et mélancoliques.

L'année Rameau ne fait que commencer à l'Opéra Royal et d'autres grands moments y sont prévus dont deux ballets héroïque le Temple de la Gloire dont le librettiste a pour nom

Voltaire et Zaïs, ainsi qu'une soirée de Gala qui s'annonce très prometteuse. Une année Rameau qui nous l'espérons sera à la hauteur de cette après-midi si riche des enchantements que les troupes de Marc Minkowski nous ont dévoilés.

Compte rendu, opéra. Versailles, Opéra Royal, le 5 octobre 2014. Jean-Philippe Rameau (1683-1764) : Les Boréades, tragédie lyriques en cinq actes sur un livret attribué à Louis de Cahusac. Version concert. Distribution : Julie Fuchs, Alphise ; Samuel Boden, Abaris ; Manuel Nunez-Camelino, Calisis ; Jean-Gabriel Saint-Martin, Borilée ; Chloé Briot, Sémire, une nymphe, L'amour, Polymnie ; Damien Pass, Borée ; André Morsch, Adamas ; Mathieu Gardon, Apollon. Choeurs Aedes, direction Mathieu Romano ; Les Musiciens du Louvre Grenoble ; Marc Minkowski, Direction musicale.

Rameau, Grands Motets par William Christie. Les 7,10,11 octobre 2014



Rameau, Grands Motets par William Christie. Les 7,10,11 octobre 2014. A Versailles, puis Poissy enfin Royaumont, Bill l'enchanteur aborde un cycle de partitions dont il est passé maître. Un maître interprète enchanteur et grand dramaturge tant les Grands Motets de Rameau, qui relèvent de la période d'avant les opéras parisiens et versaillais, regorgent

d’inventivité, de furie expérimentale d’un jeune compositeur qui passe alors comme organiste d’une paroisse à l’autre : Dijon, Clermont, Saint-Etienne, et c’est probablement à Lyon pour un événement privé ou religieux encore indéterminé que Rameau le Dijonais compose les 3 Motets pour solistes, chœur et orchestre que nous connaissons aujourd’hui. William Christie et ses Arts Florissants ont sélectionné 2 grands Motets de Rameau : Quam dilecta et In Convertendo, offrant aux solistes et au chœur des passages d’une virtuosité exigeante voire spectaculaire qui évidemment rejoint l’éloquence dramatique de l’opéra. Pièces recherchées et très applaudies au Concert Spirituel à Paris, mais aussi dans toutes les nouvelles salles de concerts ou académies de musique qui s’ouvrent partout dans la France du XVIIIè dont celle de Lille, les grands motets deviennent après Rameau et dans son sillon, un répertoire particulièrement recherché des mélomanes curieux de sensations solennelles et raffinées. C’est le cas des Grands Motets de Mondonville qui avec Dauvergne, incarne la génération d’après Rameau. Le Dominus regnavit, et surtout In exitu Israël avec le repli des eaux du Jourdain déploient une maestrià irrésistible proche des effets de la tragédie lyrique contemporaine : chœurs exultant, solistes embrasés, orchestre impétueux sont autant d’arguments qui accréditent aujourd’hui la valeur de ces pièces grandiloquentes dont William christie qui les a ressucités, exprime le souffle incomparable. A Versailles, Poissy, Royaumont, le grand souffle baroque du motet royal prend son essor avec d’autant plus de réussite qu’il est servi par un interprète inégalé. Outre l’excellence des Arts Florissants (instrumentistes et chœurs), les solistes réunis par Bill, illustrent la vitalité des tempéraments lyriques défendus par le chef fondateur des Arts Florissants, comptant des partenaires fidèles en particulier des anciens jeunes lauréats du Jardin des Voix, et non des moindres : la soprano écossaise Rachel Redmond, Cyril Auvity (haute-contre), Marc Mauillon (basse-taille), Cyril Costanzo (basse)… chacun formé à l’école du bien dire et du mieux chanter. Programme événement.

Tournée des Grands Motets de Rameau et de Mondonville par William Christie et Les Arts Florissants (2h, entracte inclus)

Versailles, chapelle royale
mardi 7 octobre 2014, 20h

Poissy, Théâtre
vendredi 10 octobre 2014, 20h

Royaumont, Abbaye
samedi 11 octobre 2014, 20h

Rachel Redmond, dessus
Katherine Watson, dessus
Cyril Auvity, haute-contre
Marc Mauillon, basse-taille
Cyril Costanzo, basse

Choeur et orchestre des Arts Florissants
William Christie, direction

VOIR les grands motets de Rameau par Bruno Procopio, réalisés au festival de musique sacrée de Cuenca en Espagne, avril-mai 2014 (Maria Bayo, Véronique Bourin, Erwin Aros, Antoine Richard, Les Siècles sous la direction de Bruno Procopio).

DVD. Mozart : La flûte enchantée (Harnoncourt, Salzbourg 2012)



DVD. Mozart : La flûte enchantée (Harnoncourt, Salzbourg 2012). Confirmation : Nikolaus Harnoncourt est un immense mozartien. Il n'a cessé de le montrer à … Salzbourg. Cette Flûte en donne une nouvelle preuve tant par sa profondeur, son humanité, sa joie théâtrale aussi car il s'agit d'un opéra populaire dans la meillure acceptation du terme : accessible, enchanteur, où le charme et l'innocence font mouche. Le Tamino de Bernard Richter convainc dans une production qui rejoint les meilleures réalisations salzbourgeoises : pari réussi donc pour l'ouverture du festival 2012. Simultanément à la sortie de ce dvd miraculeux, Sony classical édite aussi une manière de testament musical et mozartien : les 3 dernières Symphonies conçues comme un « oratorio instrumental ». Lire notre critique des 3 dernières symphonies de Mozart par Nikolaus Harnoncourt, CLIC de classiquenews.

Divin Harnoncourt



Davantage que la réalisation scénique, c'est essentiellement l'interprétation musicale qui force l'admiration. Nikolaus Harnoncourt renouvelle le scintillement instrumental, souligne des combinaisons, des accents, rend compte d'une richesse d'écriture inouï que le chef régénère avec un appétit de premier venu, d'autant que la maestro pétillant et profond peut compter sur la complicité superlative des instrumentistes de son orchestre sur instruments anciens : le Concentus Musicus de Vienne, fondé en 1953-, modèle des ensembles baroques : le sens des phrasés, la précisions des attaques comme des ornements, le timbre, la couleur, le format original du son… tout œuvre à un nouveau spectre musical, plus caractérisé, plus nuancé ; certes moins

puissant mais d'une teinte rare qui produit de nouvelles sonorités. Alexander Pereira a réussi à obtenir le retour du grand Nikolaus à Salzbourg car leur relation de travail remonte à Zurich quand le directeur du Festival était directeur de l'Opéra. Réinvestie par de tels orfèvres (et même des vétérans de la pratique « historiquement informée », réactualisant les coups d'archet entre autres-, Alice Harnoncourt, épouse de Nikolaus est comme lui … octogénaire-, la partition éblouit de nouveaux feux, frappant dans l'interaction entre musique et situations, par l'intelligence de l'écriture mozartienne. Harnoncourt s'entend à merveille à exprimer la part si humaine d'un Mozart touché par la grâce, ému aussi, surtout face au destin autant tragique que comique de ses personnages (Pamina, Papageno ne vont-ils pas tenté de sa donner la mort par dépit existentiel ?)…

Et le plateau vocal ? Bon Sarastro de Georg Zeppenfeld ; donc le Tamino (ardent, de plus en plus lumineux) de Bernard Richter, la Pamina de Julia Kleiter hélas tendue dans les aigus. Le Papageno de Markus Werba apporte une contribution sans défaillance, un peu raide (la Papagena est immédiatement mieux chantante, plus naturelle et exaltée), et la Reine de la nuit de Mandy Friedrich très engagée délivre un portrait éruptif d'une mère honteusement manipulatrice.

Sur les planches, Jens-Daniel Herzog  accumule des idées sans beaucoup de cohérence ni d'esthétisme : son approche théâtrale relève de l'atelier expérimental, un bazar illustré qui combine par fragments des séquences et des visuels plutôt éclectiques. Se fondant sur la volonté de Mozart de développer un opéra populaire, le scénographe garde un œil réducteur sur le fil de l'histoire, schématisant à l'extrême une histoire plus complexe entre le bien et le mal sur la manipulation au nom d'un idéal, où les vieilles haines générationnelles – Sarastro et sa secte (ici satanique) et la Reine de la nuit-, s'affrontent, sacrifiant leurs enfants dans un labyrinthe désenchanté, sans issue. La musique comme le sens du conte maçonnique expriment une toute autre réalité que cette lecture prosaïque et linéaire aux costumes laids (palmes de l'horreur pour les blouses et les uniformes en cosmonautes des prêtres de la fratrie de Sarastro ; passons par ailleurs, l'option des 3 garçons vieillis artificiellement, – ne sont-ils pas de vrais sages, guides utiles dans l'initiation de Tamino). Tout cela manque et d'humour léger et d'onirisme enchanteur. S'il n'était la musique divinement dirigée, le spectacle d'ouverture de

Salzbourg 2012 manquerait singulièrement de poésie visuelle, d'enchantement. Après tout ne s'agit-il pas de la Flûte d'enchantée ?

Nouvelle production de la Flûte enchantée de Mozart dans une mise en scène de Jens-Daniel Herzog et sous la direction de Nikolaus Harnoncourt, festival de Salzbourg 2012.

Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) : Die Zauberflöte, opéra en deux actes KV 620 (1791). Livret d'Emanuel Schikaneder d'après Lulu ou la Flûte enchantée d'August Jacob Liebeskind

Konzertvereinigung Wiener Staatsopernchor
Concentus Musicus Wien
Nikolaus Harnoncourt, direction
Jens-Daniel Herzog, mise en scène
décors & costumes : Mathis Neidhardt
éclairages : Stefan Bolliger
préparation des chœurs : Ernst Raffelsberger
Avec Georg Zeppenfeld (Sarastro), Bernard Richter (Tamino), Mandy Fredrich (Königin der Nacht), Julia Kleiter (Pamina), Sandra Trattnigg (Erste Dame), Anja Schlosser (Zweite Dame), Wiebke Lehmkuhl (Dritte Dame), Tölzer Knaben (Drei Knaben), Markus Werba (Papageno), Elisabeth Schwarz (Papagena), Rudolf Schasching (Manostatos), Martin Gantner (Sprecher), Lucian Krasznec (Erster Geharnischter / Erster Priester), Andreas Hörl (Zweiter Geharnischter). 2 dvd Sony classical. Parution : octobre 2014.

Compte rendu, piano. Compte-

rendu, piano. Toulouse. Cloitre des Jacobins, le 17 septembre 2014. Johann-Sebastian Bach (1685-1750) : L’Art de la fugue BWV.1080. Xiao Mei Zhu, piano.



Piano aux Jacobins a invité, **Xiao Mei Zhu,**la grande interprète de Bach pour une soirée d’exception et dont les enregistrements sont encensés et les concerts plébiscités. L’Art de la fugue est une des toutes dernières œuvres de Bach. Inachevée, et non destinée à un instrument précis, elle ouvre sur l‘éternité, élevant l’interprète comme son public au dessus des contingences bassement matérielles. Xiao Mei Zhu s’empare de cette somme de musique pure pour l’offrir à son public avec simplicité et honnêteté. La douceur des premières notes du sujet, dans une nuance piano et un son d’une rondeur délicieuse, provoque une écoute paisible, confiante et reconnaissante. Chaque entrée du thème est l‘occasion pour l‘artiste de colorer le son différemment, au point de permettre d‘imaginer un doux jeu de flûte à l’orgue, puis des hautbois chauds ou des trompettes claires et pures. Le son est toujours d’une beauté à couper le souffle et la variété obtenue par les doigts de l‘interprète relance constamment l’attention. Un jeu d‘une parfaite lisibilité, qui permet de ne pas perdre une ligne même dans les si complexes fugues à quatre voix.

Le beau et le bon en fusion

Xiao Mei Zhu avance avec évidence et tranquillité créant un univers de pure beauté, non ascétique mais simple et pour chacun de nous. Cette somme musicale, probable sommet du génie musical humain, d'une si grande complexité que personne ne peut prétendre la connaître vraiment, nous est donnée par la grâce d'une interprète illuminée, un passeur vers l'au-delà. Le calme, la puissance et la gloire de la musique rayonnent sous la magnifique voute de la salle capitulaire comme rarement. Ce concert ne peut faire l'objet d'une chronique classique tant ce serait faire injure à la fusion créée par une artiste qui allie le sublime et le simple entre le beau et le bon. Certes c'était du piano, et quel piano, mais c'était presque sans importance. Musique, tout était Musique dans cette chaude soirée d'été, même l'air que chacun respirait. Un moment de pure magie au delà des simples mots… loin très loin des petitesses humaines, que la pianiste d'origine chinoise a pourtant si horriblement connues !

Compte-rendu, piano. Toulouse. Cloitre des Jacobins, le 17 septembre 2014. Johann-Sebastian Bach (1685-1750) : L'Art de la fugue BWV.1080. Xiao Mei Zhu, piano.